

LES NOTES D'AMOUR 🌶️



D'AMOUR ET DE RAGE

LAURA SAND

D'AMOUR ET DE RAGE

Préface et préjugés.



© LAURA SAND - TOUS DROITS RÉSERVÉS

Les graffitis sur les murs des tours, les cris des gônes dans la cour, la chaleur du bitume l'été, et l'écho des scooters au crépuscule. C'était ça la musique de fond, brutale et vivante. Et dans cette peinture maussade, je lisais et écrivais des poèmes sur le coin d'un cahier froissé pendant que d'autres moins chanceux pariaient sur la vie.

J'avais deux échappatoires. Les livres et le sport. Mon emploi du temps soigneusement élaboré par mes parents ne me laissait pas de temps à vouloir aller trainer dehors. Ma réussite scolaire était la seule injonction de mes parents, "*Non, tu ne seras ni danseuse ni écrivaine, tu seras avocate ou notaire*". J'avais bien le droit de rêver, mais pour mes parents terre-à-terre, c'était non-négociable, je ne vivrai jamais de mon art. C'était sur moi que reposait l'avenir prospère de la descendance de cette famille. Ils ne comptaient pas sur moi pour les sauver, mais ils m'espéraient une vie à laquelle ils avaient dû eux-mêmes renoncer.

Nous étions pauvres, ou juste à la limite. Lorsque tu comptes le moindre centime, il est totalement inconcevable de laisser croire à tes gosses que l'argent ne sert à rien, et que l'on peut vivre d'amour et d'eau fraîche. C'est une illusion dans laquelle mes parents ne m'ont jamais bercée.

Le tableau semble bien terne dit comme ça, pourtant je me suis toujours sentie privilégiée. Dans ce quartier où beaucoup de parents quittaient le navire laissant leurs enfants voués à eux-mêmes, j'avais la chance d'avoir une famille stricte, pour qui l'école passait avant tout. Mon père me parlait de mots du cœur, ma mère elle, me parlait à la dure. Entre les cris des voisins, les rires dans la cour, et les mots de Théophile Gautier, je comprenais que lire et écrire, c'était pouvoir m'échapper de cette vie amère. Chaque histoire était une fenêtre ouverte sur un ailleurs respirable. C'était ça, rêver.



Pour autant je n'étais pas exemptée du reste. Grandir dans un monde où la douceur est un luxe rare, où la sensibilité se cache comme une faiblesse ; est un fardeau que l'on porte. Cette honte devient une arme, et cette arme un jour se fait rage.

Il y avait dans ma rage le refus d'être assignée fatalement à ce décor gris et le besoin de m'échapper de la terre qui m'avait pourtant forgée. Renier d'où je venais, semblait être une nécessité. Alors j'ai lu pour m'évader et j'ai appris à bien parler. Visant l'éloquence de ceux que j'admirais, les intellectuels. Je me suis glissée dans d'autres mondes, dans des cafés littéraires où l'on parlait de Nietzsche comme on parlait d'un vieil ami, dans les galeries où l'art coûtait une vie de SMIC, et dans les dîners où chaque éclat de rire était une clé vers une nouvelle identité.



RÊVER



Le temps faisant, j'appartenais à deux mondes qui ne se parlaient pas mais qui dialoguaient en moi. Il m'a fallu du temps pour voir en moi le fruit d'une contradiction féconde. La banlieue m'avait donné la rage, la littérature m'avait offert les mots pour la dire. Pléthore de masques que j'ai dû m'inventer pour avancer, toujours bercée par cet esprit révolté, il me fallait toujours plus, toujours mieux. Pourquoi devais-je être condamnée à rester cette petite fille timide et réservée qui avait peur de parler ?



MULTI- CULTURE

Je voulais ma part du gâteau, et par-dessus tout, je voulais grandir, changer, améliorer et briller. Très tôt, j'ai détesté les discours victimaires de mes pairs. Manquer de possibilités n'était pas une fatalité ni un destin immuable déjà tracé. Et si tel aurait été le cas, mon destin à moi serait brillant.

On peut dire que j'ai eu de la chance oui, plusieurs même. La chance de pouvoir fréquenter la bibliothèque du quartier les mercredis après-midi. La chance de baigner dans un mélange de cultures aussi. Chez nous, les langues se mélangeaient à table comme les épices dans le couscous. On fêtait Noël, et on trinquait sans vin. On s'intégrait comme certains diraient aujourd'hui. Un mot berbère, un mot français, un mot d'amour, c'était tout le dictionnaire du déracinement. Écouter les histoires de famille, l'enfance de mes parents. La guerre d'Algérie, l'immigration.

Et puis la France des quartiers populaires, les conneries de mon père, son groupe de copains, les racailles de l'époque, les blousons de cuir qui écoutaient du rock.

Souvent, on jouait à traduire les mots *"Comment on dit la lune en kabyle ? Et en italien ?"*. La rage elle, ne se traduit pas. Elle brûle dans la poitrine comme une langue universelle. C'est elle qui m'a portée, tentant de gommer ma sensibilité exacerbée. Les deux sont pourtant les faces d'une même pièce. Elles ont fait de ma peau une frontière poreuse car je ressens tout trop fort, je comprends tout trop vite et je ne pardonne rien facilement.





Malgré mes efforts pour la dompter et la cacher, la rage s'est invitée plus d'une fois dans ma vie. Pour l'effort littéraire, je parlerai de la fois où j'étais conviée à cette soirée, un café littéraire du sixième arrondissement. Ça sentait le cuir, le café et le snobisme intellectuel. On parlait de Tolstoï et de Dostoïevski. Bien qu'un peu perdue, j'écoutais, fascinée.

“Ah ! C'est rare chez vous ce genre de lecture !”, m'avait dit cet homme avec un sourire crispé entre condescendance et pitié. Visiblement surpris que j'eusse découvert Guerre et Paix à la bibliothèque municipale de mon quartier.

“Chez vous”. Ces deux mots m'avaient brûlé la gorge plus fort qu'un verre de vodka que j'aurais avalé de travers. Comme si mes origines sociales étaient une frontière que même Tolstoï ne pouvait pas franchir. J'ai souri, polie, le regard bouillant, prête à le fusiller. Je suis restée muette mais désagréable. Mon attitude a jeté un froid. Je suis rentrée chez moi, le goût amer de l'échec.

“Jamais je ne serai l'un d'eux”

J'aurais pu camper sur cette idée. Mais ma rage était un moteur. Alors j'ai lu et étudié encore plus. J'étais meilleure qu'eux, et je ferais tout pour qu'ils le sachent. La haine me consumerait peut-être, mais j'avais confiance en moi. J'enfoncerais toutes les portes qu'il faudrait.

Plus tard, j'ai appris les gestes, les regards, la discrétion de ce monde où tout se dit à demi-mot et où tout se juge. Ma peau olive méditerranéenne ne trahissait aucune de mes origines, mon silence passait pour de la froideur, et mon éloquence aiguisée faisait parfaitement écran. Je n'avais peur d'aucun débat, que je gagnais d'ailleurs toujours allègrement. Je voulais tout savoir, tout maîtriser. Le savoir c'était mon arme absolue.

Pour les comprendre je les ai observés et mimés. J'étais obligée de noter et d'enregistrer chaque détail. Derrière leur masque, je voyais la même chose que dans la cité, des gens qui cherchaient à exister, être aimés, être vus. Simplement, les armes n'étaient pas les mêmes. Chez eux, on cache la peur et les chagrins sous les costumes. Chez nous, on la cache sous la colère. Et sous mes uniformes luxueux, ma colère vivotait.

Les mots étaient tombés comme une enclume, "*Sale arabe !*". Je me souviens de ce jour, où devant moi, un adulte avait lancé ça, à ce gamin turbulent. Ce même de dix ans à peine s'était figé, le mot lui était tombé dessus comme une condamnation. Et dans ses yeux, j'avais vu la honte, celle qu'on venait de lui coller sur le front. Celle qui deviendrait plus tard colère et rage.

Il faut apprendre à parler, à argumenter, à écrire. La parole est la seule arme que les puissants ne peuvent pas confisquer. C'est pourquoi je frémis quand un gamin de banlieue squatte la bibliothèque comme je le faisais, car je sais le courage que ça demande. Je sais la moquerie silencieuse qu'on sent dans les regards de ceux qui pensent que la littérature n'est réservée qu'à eux. Et pourtant, c'est là que commence l'espoir. C'est dans ces âmes que naissent les plus grands poètes.



MAL- NAITRE





J'ai eu beau essayer de masquer mes origines, au fond, je suis toujours cette fille mal née qui cite Victor Hugo. Cette gosse qui parle d'art et d'âme, et dont la prose a poussé dans les terrains vagues. Ma rage a rencontré la poésie et est devenue une force.

Dans les cités, l'amour ne se dit pas avec des mots. Il se devine. Il se cache dans un plat qu'on offre à la voisine. Dans une engueulade qui crie l'amour à demi-mot. C'est un amour pudique, rugueux, souvent maladroit.

Un amour qui a peur de se faire poème, parce que dire je t'aime, ici, c'est s'exposer, se dénuder. Un aveu de faiblesse, sans doute. Nos mères ne parlaient pas d'amour, elles cuisinaient, enchaînaient deux jobs pour nous payer des baskets, et glissaient les meilleures merguez dans du pain chaud. L'amour dans les cités c'est ça, un geste banal qui devient un poème.

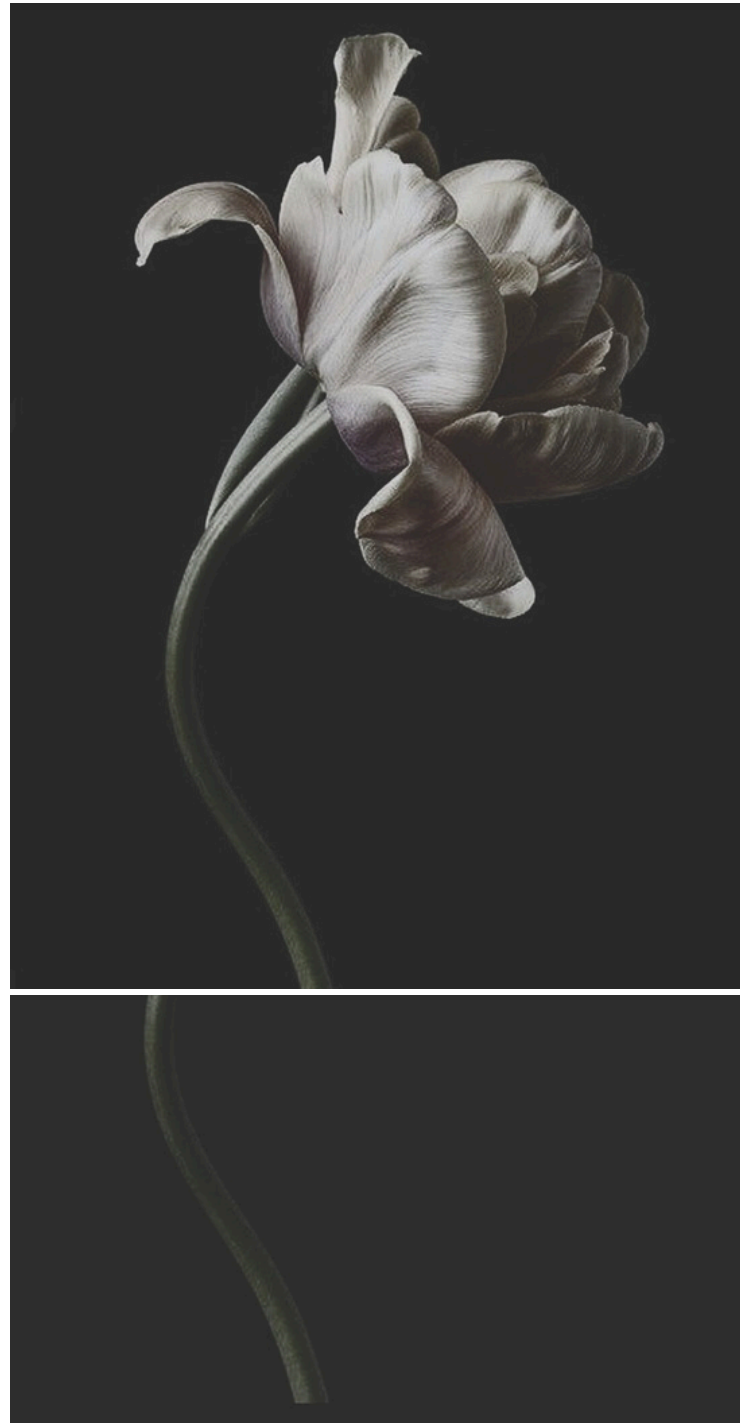
L'amour sentimental, lui aussi, s'écrit autrement. Ici, il ne se vit pas comme dans les films. Il se vit à la marge, avec des regards échangés entre deux tours, des promesses faites dans un hall d'immeuble. Parfois, il se brise sous le poids du qu'en-dira-t-on, sous les traditions, ou sous la peur d'être jugé. C'est un amour têtu, presque sauvage, qui apprend à survivre dans l'ombre.

Quand j'ai traversé les quartiers dorés, j'ai vu les couples des beaux quartiers, leurs manières jolies, leurs sourires mesurés, et j'ai compris que là aussi, l'amour se tait. Différemment, mais pour les mêmes raisons. Par peur de perdre la face, par pudeur, par orgueil. Ils s'aiment à travers des dîners, des voyages, des photos où tout semble parfait. Mais dans tous les yeux que j'ai croisés, j'ai vu la même solitude.

VÉRITÉ

L'amour est universel dans sa douleur comme dans sa beauté. Il traverse les classes, les murs, les silences. Il parle mille langues, mais se fait toujours comprendre. On aime avec la même angoisse, la même faim d'être compris, la même peur d'être quitté. Certains l'enrobage de mots élégants, d'autres le crient dans la rue. En poésie, ou en rap, avec ou sans rime mais toujours en vers. Finalement, nous cherchons tous, absolument tous, la même chose. L'être devant qui, fendre l'armure.

Je crois que c'est dans nos failles, dans ce point commun invisible, que se loge rare beauté humaine. Derrière les façades, les costumes, les masques, nous sommes tous faits du même bois fragile, un cœur peureux. Il faut une force insensée pour garder le cœur ouvert dans un monde qui se ferme, ou les âmes cabossées continuent d'aimer malgré les déchirures. Je crois que c'est ça, le point de vérité.



Je ne renie rien. Pas même les quartiers qui m'ont fait honte pendant longtemps, car ce sont eux qui ont bercé les nuits que j'ai passées à rêver d'ailleurs.

J'ai la banlieue dans le sang, la littérature dans la peau et l'amour en étendard. Je suis faite d'asphalte et de vers.

Voici, comme je suis sincère.

D'AMOUR ET DE RAGE

LES NOTES D'AMOUR